

Présentation

Frances Fortier

Volume 30, numéro 3, été 1998

La critique littéraire

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/501210ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/501210ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département des littératures de l'Université Laval

ISSN

0014-214X (imprimé)

1708-9069 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Fortier, F. (1998). Présentation. *Études littéraires*, 30(3), 7–9.
<https://doi.org/10.7202/501210ar>

Tous droits réservés © Département des littératures de l'Université Laval, 1998

Cet article est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

PRÉSENTATION

La critique littéraire

■ La critique est-elle en mutation ? À la lumière des multiples études qui prêtent attention à la critique littéraire contemporaine, on admettra que ce discours est volontiers tributaire des retournements épistémiques qui régissent l'ensemble des sciences humaines. De même, l'examen de ses déterminations axiologiques montre une inflexion certaine de la valeur littéraire au profit d'une multiplication des pistes de saisie de l'objet : on ne cherche plus dans les œuvres la caution de l'esthétique, mais plutôt des principes de valorisation issus des courants culturels majeurs de l'époque, qu'il s'agisse de la question identitaire et de ses divers avatars ou des nouvelles lignes de fracture engendrées par le décloisonnement discursif. Prenant à partie sa propre prétention judiciaire, la critique réfléchit encore sur ses mécanismes de légitimation, déconstruisant ses pratiques de canonisation et faisant dériver le fondement dualiste qui préside à tout partage ¹.

Ce constat donne lieu à des interrogations contrastées : ainsi, il en est pour déplorer l'omniprésence de la théorie dans les études littéraires (*Liberté*, 1995), d'autres pour prendre acte de sa dilution en de multiples paradigmes (*Tangence*, 1996). Une livraison récente de la revue *Études françaises* (1997), portant sur les écrivains-critiques, rapproche les défenseurs de la fécondité du lien entre écriture et critique et les tenants de la distinction des intentionalités et des postulations. Ces éclairages obliques esquissent un champ discursif aux frontières floues, chevauchant les marges du discours savant et de l'écriture, écartelé entre la crise généralisée du sens et l'impureté des pratiques textuelles. Pourtant, de fortes régularités tendent à faire du discours critique un genre stable, contraint par son statut de métadiscours à la reconduction d'un argumentaire et d'une visée cognitive qui en assurent les contours. Cette tension entre un formulaire rigide et une pensée ouverte garantit depuis toujours, par transgression délibérée ou déportements successifs, le renouvellement des formes littéraires. En va-t-il autrement de la critique ?

Consciente de son pouvoir instituant, sensible à la délitescence des paradigmes, perméable aux avancées esthétiques qu'elle commente, la critique littéraire contemporaine constitue une pratique discursive finement régulée, ordonnée à la reconduction d'une

1 Je pense ici, entre autres, à l'ouvrage de Nicole Fortin, *Une littérature inventée. Littérature québécoise et critique universitaire (1965-1975)* et au colloque sur « la Légitimité culturelle : le canon, le palmarès et l'institution », organisé par le Centre de recherche en littérature québécoise en septembre 1997 dans le cadre de La Foire internationale du livre en sciences humaines et sociales de Québec.

série de procédés qui viennent sanctionner son autonomie générique. En outre, l'activité critique comme genre discursif normé semble reposer, pour l'essentiel, sur deux postulats irréductibles qui caractérisent son mode énonciatif : d'une part, sa subordination à un registre transitif, qui autorise la transmission du savoir et, d'autre part, le marquage de la subjectivité du regard critique, destiné à signifier sa singularité.

Est-ce à dire pour autant que le discours critique s'interdise toute possibilité de renouvellement formel ? Peut-on imaginer que, un peu à la façon du roman qui, au fil de ses avatars, en est venu à dissoudre délibérément ses mécanismes narratifs essentiels, la critique, à titre d'activité discursive, indexe son intransivité textuelle et mine son propre fondement subjectif ? En admettant la possibilité d'une telle mutation formelle de la critique, décelable aux indices relevés ci-haut et caractérisée par la revendication de son appartenance à une épistémè de l'interprétation (Rorty, *l'Homme spéculaire*, 1990), il serait intéressant de cerner davantage le phénomène en prêtant attention à ses modalités énonciatives. Le recours à des stratégies empruntées au discours narratif (démultiplication de la *fabula*, spécularité, parodie, etc.), la déconstruction des mécanismes lectoraux, de même que l'exploitation affichée des potentialités polyphoniques inhérentes à ce métadiscours sont autant de stratégies qui laissent soupçonner non pas une transformation radicale de l'acte critique, mais, à tout le moins, un changement de registre.

C'est dans cette perspective que j'ai proposé à mes collaborateurs de découvrir des indices d'une mutation formelle du discours critique contemporain, mutation qui viendrait reconduire ou contredire les mutations constatées sur d'autres plans, notamment cognitif et interprétatif². Le dossier s'ouvre sur une saisie des figures énonciatives manifestées dans un échantillon de textes critiques québécois parus en 1990 ; Frances Fortier, Jacqueline Chénard et Céline Leclerc y reconnaissent une inflexion du pacte critique, qui touche à la fois la conceptualisation du référent, la posture du sujet et sa visée cognitive. Le rapport discursif à l'objet est au cœur des préoccupations de Denis Bertrand et de Nathalie Beauvois, qui mettent en lumière les caractères propres au discours sur la création poétique ; prenant prétexte de trois ouvrages critiques récents sur la poésie contemporaine (ceux de Collot, de Pinson et de Gleize), ils examinent la présence de la figurativité dans ce métalangage et les effets paradoxaux d'un tel croisement de la parole poétique et de la parole critique. Cette interrogation trouve écho dans le texte de Patrick Imbert, qui se porte à la défense de la critique issue de la post-théorie en montrant qu'elle rejette les paradigmes dualistes de la modernité (subjectivité / objectivité ; soi / les autres ; intérieur / extérieur) qui se voient recatégorisés dans une dynamique autorisant à la fois les transferts génériques et la multiplication des points de vue et des voix. Incontestablement, l'essence fondamentale de la critique demeure son rapport à la littérature : c'est ainsi que deux articles viendront interroger les délimitations respec-

2 À propos des « Mutations et équilibres dans la critique française récente », on lira Thomas Pavel, qui conclut son étude sur cette affirmation : « Les échos de l'âge théorique, loin de s'être éteints, embrassent la quasi totalité des œuvres critiques récentes, y compris celles qui retournent d'une manière provocante à l'impressionnisme et à la liberté subjective » (*Littérature*, décembre 1995).

tives des territoires critique et littéraire. Prenant la problématique à rebours, André Lamontagne montre que si le récit métafictionnel s'approprie aisément l'enjeu critique, le phénomène n'est pas réversible : à l'exception de quelques manifestations excentriques, le discours critique demeure, selon lui, un genre éminemment stable. Robert Dion posera autrement la question du savoir et de la fiction : après avoir montré l'imbrication des registres narratif et argumentatif qui fondent toute écriture critique, il étudie des exemples singuliers de brouillages qui viennent sanctionner une esthétisation du dire critique.

Parole métisse aux composantes variables, la critique reconfigure constamment son rapport au savoir : relais des modèles cognitifs et des discours, elle combine des propositions théoriques, s'approprie les enjeux culturels de son époque, recycle des énoncés venus de multiples horizons disciplinaires. S'il fallait saisir une quelconque mutation, il faudrait la chercher du côté de sa visée : désormais délestée de sa quête de vérité, elle multiplie les pistes interprétatives et dilue sa prétention hégémonique, s'affirmant discours parmi d'autres discours. En parallèle, apparaît nettement la revendication d'une liberté subjective, ancrée dans de multiples dispositifs autorisant une pléthore de postures, allant de la modestie frileuse au désenchantement narquois. Mais c'est sans doute dans son flirt avec la littérature que la critique risque davantage : le phagocytage des formes qu'elle s'emploie à dégager, l'attention portée à la facture de sa glose et la reprise de sa vocation de commentaire par la métafiction sont autant d'éléments qui menacent son autonomie. Et si c'était précisément l'inverse ? Peut-être dissimule-t-on là une volonté de supplanter le littéraire sur son propre terrain ? Que ferait-on, dès lors, d'une critique devenue littérature ?

Frances Fortier